

Une hiérarchie au sein de la paysannerie

CHRISTIAN DESSUREAULT, *Le monde rural québécois aux XVIII^e et XIX^e siècles : cultures, hiérarchies, pouvoirs*, Montréal, Fides, 2018, 434 pages

Jocelyn Morneau

Volume 13, numéro 2, printemps 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90536ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Morneau, J. (2019). Compte rendu de [Une hiérarchie au sein de la paysannerie / CHRISTIAN DESSUREAULT, *Le monde rural québécois aux XVIII^e et XIX^e siècles : cultures, hiérarchies, pouvoirs*, Montréal, Fides, 2018, 434 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 13(2), 25–26.

Tous droits réservés © Ligue d'action nationale, 2019

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Une hiérarchie au sein de la paysannerie

Jocelyn Morneau

Chargé de cours, Département des sciences humaines, Université du Québec à Trois-Rivières

CHRISTIAN DESSUREAULT

**LE MONDE RURAL
QUÉBÉCOIS AUX XVIII^E ET
XIX^E SIÈCLES : CULTURES,
HIÉRARCHIES, POUVOIRS**
Montréal, Fides, 2018, 434 pages

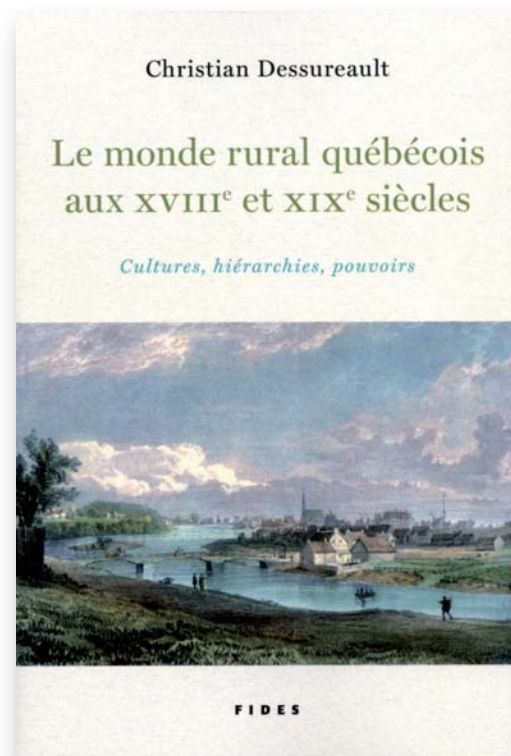
Christian Dessureault est un des rares historiens à avoir consacré toute sa carrière à l'histoire rurale, un domaine de recherche laissé passablement en friche depuis quelques années au Québec. La période qu'il a privilégiée couvre l'après-Conquête jusqu'au début des années 1870. Il a aussi fait quelques incursions dans la toute fin du XVII^e siècle et dans la première moitié du XVIII^e siècle avec ses collègues M. Baulant, J. A. Dickinson et T. Wien dans le cadre de travaux sur le niveau de vie des paysanneries québécoise et française. L'année dernière, il nous offrait *Le monde rural québécois aux XVIII^e et XIX^e siècles : cultures, hiérarchies, pouvoirs*, un recueil d'articles de revues scientifiques et de contributions à des ouvrages collectifs produits sur une période de près de trois décennies. L'ouvrage compte douze textes, regroupés dans trois parties, qui sont précédés d'une préface de John A. Dickinson dans laquelle celui-ci exprime sa vive sympathie pour son collègue et ami, et d'une introduction de Christine Hudon, Léon Robichaud, Jean-René Thuot – des chercheurs(es) que Dessureault a dirigés à la maîtrise et/ou au doctorat – et de son collègue Thomas Wien, qui retrace la trajectoire de ce travailleur discret et assidu, tout en soulignant son apport à la connaissance des campagnes québécoises d'autrefois et son influence durable.

La première partie de l'ouvrage, intitulée « Les fondements socio-économiques des sociétés rurales », comprend quatre chapitres dont deux sur la seigneurie. Dans le premier, il scrute la mécanique bien rodée de cette entreprise féodale dont l'objectif premier est d'effectuer des ponctions auprès des familles paysannes. Il le fait à partir de l'exemple de la seigneurie du Lac-des-Deux-Montagnes. Le deuxième, plus récent, dresse un bilan des écrits des chercheurs produits au cours des dernières décennies sur le système seigneurial entre 1760 et son abolition en 1854. En ressortent clairement le durcissement de ce régime et ce que Dessureault appelle « l'introduction d'une rationalité capitaliste dans la

gestion des seigneuries » (p. 159). Le troisième texte s'intéresse à l'agriculture, une activité qui se transforme sous l'effet de l'augmentation de la taille des fermes, des superficies exploitées et de l'introduction des machines agricoles, principalement dans les paroisses anciennes à proximité de la ville. Ses observations sont tirées de l'étude de trois paroisses de la plaine de Montréal (Pointe-aux-Trembles, Boucherville et Saint-Damase) dans le troisième quart du XIX^e siècle. La dernière recherche de cette partie s'interroge sur l'évolution du fait industriel dans la seigneurie de Saint-Hyacinthe. Dessureault y tempère les ardeurs des chercheurs qui voient dans la montée des industries rurales une preuve évidente de l'irrésistible pénétration de l'économie de marché dans les campagnes et une manifestation de la modernisation du Bas-Canada. À ses yeux, il ne fait aucun doute que l'agriculture demeure la principale assise de l'économie maskoutaine au XIX^e siècle.

[Dessureault] compte parmi ceux qui ont brisé l'image d'un système seigneurial qui repose sur l'entraide et la bonne entente entre le seigneur et ses censitaires longtemps véhiculée par les premières générations d'historiens, et celle d'un monde rural homogène et sans aspérités sur le plan social.

De l'économie, nous passons à « La reproduction sociale dans la différence ». Trois des quatre textes qui composent cette seconde partie prennent notamment appui sur les inventaires après décès, une source à laquelle Dessureault a eu beaucoup recours tout en faisant preuve d'un esprit critique à leur égard. Le premier texte, « L'égalitarisme paysan dans l'ancienne société rurale de la vallée du Saint-Laurent... », devenu en peu de temps une référence, fait voler en éclats le mythe d'un milieu paysan au Canada français sans distinctions sociales. C'est là un leitmotiv qui traversera toute l'œuvre dessureaultienne. Suit « Crise ou modernisation ? La société rurale maskoutaine durant le premier tiers du XIX^e siècle » dans lequel est affirmée de nouveau la prééminence de l'agriculture à Saint-Hyacinthe et dans les paroisses circonvoisines sur les autres activités économiques. Puis, Dessureault et John A. Dickinson présentent leurs



conclusions de l'examen de près de 800 inventaires après décès d'habitants de 17 paroisses de la région montréalaise entre 1740 et 1834, le tout accompagné de considérations d'ordre méthodologique. Ils se livrent ensuite à une comparaison des niveaux de vie des paysans du Canada et de ceux de la Nouvelle-Angleterre et de colonies plus au sud. Le dernier texte de cette partie décortique les liens entre parenté et stratification sociale dans la paroisse de Saint-Antoine-de-Lavaltrie en 1861. L'objectif de Dessureault est ici de mettre à l'épreuve l'adage populaire selon lequel les habitants des campagnes du Québec ont une parentèle très large. Il se dégage de son enquête que l'étendue du réseau de parenté varie d'un groupe social à l'autre, les mieux nantis étant plus avantagés en la matière que les moins bien pourvus.

Dans la troisième partie, « Élitisme, institutions, pouvoirs », Dessureault nous convie à une incursion dans l'univers de la politique. Avec la collaboration de Roch Legault dans un premier temps, et celle de Christine Hudon dans un second temps, il jette un nouveau regard sur des institutions locales que nous pensions, à tort, bien connaître : la milice et la fabrique, des organisations où se manifeste une fois de plus la différenciation sociale. De fait, n'accèdent au titre d'officier de la milice et de fabricien que les ruraux bénéficiant d'un certain statut social et d'un avoir au-dessus de la moyenne. On apprend aussi que la famille joue un rôle de premier plan dans le recrutement et la relève dans ces lieux d'exercice du pouvoir en milieu rural. Le troisième texte porte sur l'émeute de Lachine en 1812 décrite par des historiens comme une révolte qui témoigne de la méfiance des paysans envers toute conscription. Pour sa part, Dessureault y voit plutôt l'expression

suite de la page 25



d'une conscience politique par des élites capables de mobiliser les paysans de plusieurs paroisses. Et encore ici, la famille est un élément à prendre en considération puisque plusieurs des meneurs de l'émeute sont apparentés. Enfin, Dessureault clôt cette partie par un bilan des écrits sur les structures sociales et les élites institutionnelles du monde rural des 20 dernières années. Il constate l'unicité de ces travaux qui ne logent pas à l'enseignement des modèles classiques sur la question.

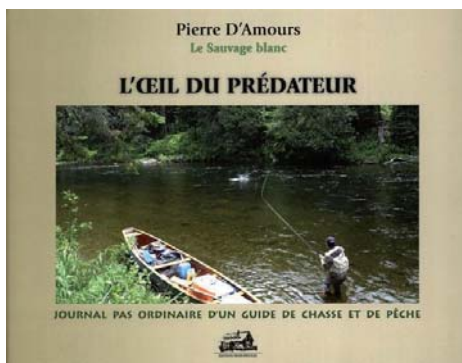
Le livre de Christian Dessureault rend bien compte de l'ampleur et de l'originalité des recherches de cet historien minutieux. Au fil des années, il a constamment élargi ses champs d'intérêt:

Le livre de Christian Dessureault rend bien compte de l'ampleur et de l'originalité des recherches de cet historien minutieux. Au fil des années, il a constamment élargi ses champs d'intérêt: des bases matérielles de la paysannerie, il est passé à l'étude de la socio-économie bas-canadienne, pour ensuite nous faire découvrir des aspects peu explorés des administrations locales de la campagne.

des bases matérielles de la paysannerie, il est passé à l'étude de la socio-économie bas-canadienne, pour ensuite nous faire découvrir des aspects peu explorés des administrations locales de la campagne. Sa contribution à la recherche historique au Québec est considérable. Il compte parmi ceux qui ont brisé l'image

longtemps véhiculée d'un système seigneurial qui repose sur l'entraide et la bonne entente entre le seigneur et ses censitaires, et celle d'un monde rural homogène et sans aspérités sur le plan social. Par

ailleurs, il a mis en doute l'existence d'une crise agricole au Bas-Canada. Et, même s'il se peut qu'il ait mal jaugé ce phénomène en raison des sources consultées, il a aussi remis en question l'émergence d'un capitalisme industriel dans les campagnes du Québec avant la Confédération. ♦



PIERRE D'AMOURS
L'ŒIL DU PRÉDATEUR.
JOURNAL PAS ORDINAIRE D'UN GUIDE DE CHASSE ET DE PÊCHE

Notre-Dame-des-Neiges,
Éditions Trois-Pistoles,
2016, 240 pages

journal» p. 173) dans lesquels s'inscrivent hommes et bêtes. Et cette sensibilité ne manque pas de le ramener à l'essentiel. Ceux et celles qui n'en saisissent pas le sens trouveront dans le journal de ce chasseur une réflexion riche sur ce que signifie prendre une vie dans la nature: «Au quotidien, la vie est la mort, la mort est la vie. Par sa nature même de prédateur, le trappeur s'incorpore au rythme de ces échanges, saisit sa propre vie à bout de bras et exulte, sachant bien qu'il tient dans chacune de ses proies l'image même de sa propre fin» (p.163).

L'auteur lit aussi bien les hommes qu'il déchiffre les pistes des gibiers qu'il veut leur faire abattre. D'Amours nous ouvre sur un univers de confidences et de réflexions auxquels très peu d'initiés ont accès. Des pages entières de ce journal sont comme un écho des propos des chasseurs que Pierre Perrault a immortalisés dans *La bête lumineuse*. Les lecteurs non initiés – même ceux-là qui sont hostiles à la chasse – trouveront dans ces propos et dans l'immense bagage d'observations et de connaissances que mobilise D'Amours pour raconter la pêche ou faire sentir le labeur de la trappe, une matière riche et précieuse. Ils y apprendront l'existence du saumon noir, découvriront que, même à Anticosti, la chasse est toujours un défi et en quoi pister l'original tient de l'exploit.

Voici un ouvrage qui porte très haut la contribution de la culture de la chasse à la culture québécoise. Il donne à lire la vallée de la Matapédia dans un registre auquel peu d'œuvres ont donné accès. C'est une contribution qui aborde les enjeux éthiques, les considérations socio-économiques, les connaissances de sciences naturelles et nombre de réflexions qui n'emportent pas toujours l'adhésion, mais qui sont rarement banales. L'auteur a fait de son métier, de son amour du territoire et des paysages une véritable aventure intellectuelle et spirituelle. En témoignent les tableaux et photographies de ses sculptures qui ponctuent le récit.

Robert Laplante
Directeur des Cahiers de lecture

Avouons-le: l'ouvrage s'était perdu dans la pile des livres reçus. Voilà plus d'un an qu'il aurait dû faire l'objet d'une recension. Il est si singulier et sa matière si peu traitée qu'il vaut la peine de faire l'effort de rattraper ce retard sur l'actualité. Voilà, en effet, un témoignage d'exception. Il est très rare de voir abordée de l'intérieur la culture professionnelle et le récit de pratiques de ces personnages si emblématiques de la culture de plusieurs régions du Québec.

Le récit de Pierre D'Amours est une véritable plongée dans la relation complexe avec la nature qu'on désigne comme l'appartenance au territoire. Bien au-delà des anecdotes et descriptions des excursions, l'auteur nous entraîne dans ce que signifie pour lui et pour le métier qu'il pratique la connaissance intime du pays, entendu non pas seulement comme milieu naturel, mais aussi et surtout comme héritage. Ce qu'il sait, apprend-on dès les premières pages, il le *doit*. C'est sous le signe de la gratitude à l'égard de tous ses devanciers – des Micmacs à son propre père, en passant par ses aïeux et autres figures de sa communauté – que Pierre D'Amours place son témoignage. Et c'est parce qu'il est redevable qu'il s'estime en devoir de transmettre à son tour.

L'homme s'inscrit dans une lignée avec la même sensibilité qu'il déploie pour apprendre à lire le paysage, les pistes des bêtes qu'il traque, le passage furtif des saumons dans les rapides. Son savoir est celui des cycles naturels («Je lis la forêt comme d'autres lisent le